

D'un festival à l'autre

MATHALAN A LA GOULETTE

El Karraka pleine à craquer

Par Hédi BALEGH

On connaît la formule de Simone de Beauvoir dans «Le deuxième sexe» : «On ne naît pas femme, on le devient». Eh bien, Raouf Ben Yaghlane, l'espace d'un «one-man-show» a changé d'espèce ou plutôt de sexe et il est devenu, à son corps consentant, une femme.

Pour vivre la condition de la femme. Comme certains se sont fait noirs pour vivre le racisme. Ces témoignages-là, de l'intérieur, de gens qui «acceptent de se faire égorger», disait Pascal, doivent être crus. Aussi, croit-on Raouf Ben Yaghlane qui a eu le courage d'incarner, dans une société orientale une «nana». Il faut le faire ! Notre comédien l'a fait... *ber jouliya*, passant avec «armes et bagages», âme et garde-robe, du côté de l'autre sexe.

Mathalan («Par exemple») est une série de sketches dont les plus nombreux tournent autour de la femme. On passe d'un sujet à un autre. Coq-à-l'âne illustré de tranches de vie tunisienne. D'où le titre «Par exemple». Et l'exemple typique où nichent les derniers tabous de la société tunisienne aussi bien que les problèmes de notre nouvelle société en mutation, est assumé par la bonne, la bonne à tout faire... Les tabous se rapportant au monde féminin et les nouveaux problèmes tels que le chômage, l'irruption de la femme dans le monde du travail et parfois à l'échelle la plus basse de la société. «Mme Bovary, c'est moi», a dit Flaubert.

«La boniche, c'est moi», témoigne Ben Yaghlane.

Pleine à craquer, El Karraka de La Goulette qui accueillait, vendredi 28 juillet dernier, dans le cadre du festival de cette banlieue balnéaire et populaire, ce «one-man-show» qui draine partout, même à Carthage, la grande foule.

Il fallait ajouter des sièges et le public suivit le spectacle jusqu'à la fin. Ce qui n'était pas le cas à Carthage pour *Didon* de

Samir Ayadi et Hichem Rostom. La bonne a touché plus que la reine... Elle évoque les problèmes d'aujourd'hui dans la langue arabe tunisienne d'aujourd'hui qu'affectionne le public et qui vibre avec elle. Raouf a brillamment exploité les extraordinaires possibilités, au théâtre surtout, de notre langue tunisienne à la fois vieille (*zemnia*) et jeune pleine de promesses.

Au suffrage universel, si j'ose dire, il faut reconnaître le succès de cette création. Mais on est loin, il faut le reconnaître aussi, du grand art d'un Mohamed Fellag, par exemple, (c'est bien le cas de le dire) auquel chaque «one-man-show» nous fait forcément penser. Le rire est franc et général chez l'Algérien alors qu'il est quelque peu crispé encore ou superficiel chez Ben Yaghlane, bon comédien du reste mais qui court trop derrière l'esprit et, forcément, il le rate parfois. Certaines femmes rient, les hommes, non. J'étais franchement disposé à me laisser gagner par ce qu'on appelle «le propre de l'homme» (le rire !) surtout à La Goulette et en plein air au milieu d'une foule bon enfant, mais je ne me suis pas du tout tordu de rire comme dans *Babour Australia* ou *Cocktail Khorotov* de joyeuse mémoire. Plus de profondeur et de «mâle gâté» chez Fellag et de «grâce» comique. Mais je dois dire aussi cette vérité : je n'ai pas du tout perdu ma soirée. Les gens viennent seulement, la plupart, pour rire... Le théâtre fait aussi réfléchir. Et c'est l'un des buts aussi de Raouf Ben Yaghlane pourvu qu'on le suive, quand il le faut, en silence. On ne va pas au théâtre comme à une salle de mariage ou une *zerda* pour papoter avec la voisine et chercher, parmi les pieds des spectateurs, le biberon de bébé qui a raison de crier parce qu'on a eu tort de l'amener. On aurait dû le laisser à la bonne pour mieux suivre celle de Raouf.

H.B.